

reçus par vous en cherchant votre maître sur le champ de bataille, à travers ces monceaux de cadavres, d'où vous l'avez tiré demi-mort, criblé de blessures et perdant son sang, pendant que de mon côté je ne valais guère mieux !... Allons, Pietri, votre main... cette brave et loyale main qui, en sauvant Adalbert, m'a rendu un ami, un frère !

Cette fois Pietri ne se refusa pas à serrer dans la sienne la main que lui offrait le major Maurice, et il lui dit :

— Combien mon maître va être heureux et surpris de vous voir, monsieur ! Il y a peu de jours encore, il s'étonnait et s'affligeait de ne pas recevoir de nouvelles de vous... Le climat de l'Egypte est souvent, dit-on, si malsain !...

— Ce n'est pas une raison de santé qui m'a fait quitter l'Egypte, mon brave Pietri... Mais parlons d'Adalbert... Comment va-t-il ? Ses dernières blessures ne se sont pas rouvertes ?

— Non, monsieur : la santé du colonel est parfaite ; il n'a jamais été plus gai, plus en train ; aussi je vous assure qu'il ne perd pas son temps... Et même vous voyez, monsieur le major, qu'il l'emploie assez bien, ajouta Pietri en riant et montrant du geste les fleurs et les bouquets étalés sur la table.

— En effet, voilà de charmantes fleurs ; mais je ne comprends pas...

— C'est aujourd'hui la fête du colonel, et il paraîtrait, d'après ces bouquets, qu'il y a beaucoup de personnes dévotes à *saint Adalbert*... C'est un saint... très couru... très recherché.

— Ainsi, le colonel est toujours le même ? reprit le major avec un sourire mélancolique : toujours homme à bonnes fortunes ?

— Ah ! monsieur le major, moi qui vois cela de près, car mon maître a toute confiance en moi, je me demande sans cesse comment il fait pour se reconnaître et ne pas s'embrouiller au milieu de tant d'intrigues, pour ne pas se tromper d'adresse ou dire un nom pour un autre... car il y a véritablement confusion... encombrement... Mais pas du tout, le colonel ne commet jamais d'erreur ; il dit que c'est tout simple, vu qu'à son régiment il ne se trompait jamais sur le nom de ses hussards.

— Je vois qu'Adalbert n'a pas changé, il n'est fidèle... qu'à l'inconstance.

— Que voulez-vous, monsieur le major ! mon maître ne s'appartient pas, il n'est pas égoïste... il est aussi prodigue de lui-même que de sa fortune, et comme le soleil, il luit pour tous les yeux... à condition qu'ils soient beaux ; car c'est une justice à lui rendre, mon maître n'est pas fier, pourvu qu'une femme soit jolie, grande dame ou grisette, il s'accommode de tout.

Et un imperceptible tressaillement fronça les sourcils de Pietri, tandis que le major, devenu pensif et triste, reprenait :

— Oui, je sais qu'en effet Adalbert s'accom-

mode de tout... et aujourd'hui même un hasard singulier...

Puis après un moment de silence, il reprit : Dites-moi, Pietri... parmi ces amours obscures dont le colonel s'accommode...

Mais s'interrompant, le major ajouta :

— Après tout, Pietri... je ne veux ni commettre une indiscretion ni vous engager à en commettre une... Je m'adresserai directement à Adalbert.

— Alors, monsieur le major, vous n'aurez pas longtemps à attendre... car une voiture vient d'entrer dans la cour : ce doit être mon maître.

En effet, peu d'instans après, le colonel Roland, instruit par ses gens de la visite du major Maurice, entra dans le salon, dont Pietri sortit discrètement, afin de laisser seuls les deux frères d'armes.

V.

Le colonel Roland, lorsqu'il entra dans le salon, était encore costumé en *voltigeur de Louis XIV*, poudré et coiffé à l'oiseau royal, portant un habit bourgeois à longues basques, avec de petites épaulettes d'or, un gilet blanc à fleurs, un jabot, des manchettes, une culotte beurre frais et des bottes à revers, laissant apercevoir des bas de soie chinés, tandis que la petite épée qu'il portait en *verrouil* lui battait les mollets.

Malgré ce grotesque accoutrement, le colonel Roland, grâce à sa charmante figure, à l'élégance de sa taille et de sa tournure, n'était rien moins que ridicule. La poudre, donnant à son regard brillant un nouvel éclat, contrastait à merveille avec ses sourcils aussi noirs que ses petites moustaches retroussées.

A la vue du major, les traits du colonel prirent une expression touchante ; il courut à lui les bras ouverts en lui disant :

— Maurice !... mon ami !... toi ici ?... quelle surprise !... quel bonheur !

— Bon et cher Adalbert ! — répondit le major, non moins ému que son frère d'armes, en le serrant entre ses bras. — Je te retrouve toujours fidèle à notre vieille amitié...

— En as-tu donc jamais douté ?

— Non... Aussi tu me vois plus heureux qu'étonné de ton accueil.

— Et moi, qui te croyais encore près d'Alexandrie !... car ta dernière lettre...

— Oui, lorsque je l'ai écrite, il me restait quelque espoir : mais de nouvelles difficultés sont survenues... puis l'inexpérience... le manque de direction... Enfin moi et mes camarades, nous avons dû renoncer à cette tentative de colonisation et revenir en France...

— Mon bon Maurice, il n'y a rien de plus stupide que de jeter au nez des gens : — *Je vous l'avais bien dit*... — mais...

— Tu as raison, tu avais à peu près prévu ce qui est arrivé ; tu m'engageais à ne pas m'expatrier... Mais si tu savais ce que c'est pour moi, que de voir la France occupée par ces armées, que nous avons tant de fois battues ! Et puis ces Bourbons, ce drapeau blanc... tous ces motifs me navrent... j'aime mieux fuir un spectacle qui me révolte.

— Et moi donc ! crois-tu que je sois insensible à la passagère humiliation de la France ?... Non, pardieu !... et aujourd'hui même...

Puis s'interrompant pour rire aux éclats, le colonel ajouta :

— Mais j'y songe !... je dois te paraître fou... Qu'est-ce que tu dis de ma coiffure et de mon uniforme, hein ? Reconnaiss-tu là le colonel de l'ex-4^e hussard... de ce fameux régiment toujours si *crânement ficelé*... comme nous disions !...

— Je savais cette folie.

— Comment !... qui t'avait dit...

— Tantôt en descendant de diligence et passant sur le boulevard de Gand...

— Tu étais là ?

— Parmi les curieux... mais je ne pouvais rien voir... de ma place ; la foule était trop compacte. C'est par hasard que j'ai entendu prononcer ton nom...

— Et tu n'es pas venu nous rejoindre ?

— Pressentant que l'affaire allait tourner au sérieux, je voulais aller te retrouver... lorsque...

— Lorsque ?...

Les traits du major prirent une expression pénible et il ajouta :

— Je te dirai cela plus tard... Mais ceux qui t'accompagnaient étaient sans doute de nos anciens camarades de l'armée ?

— Pardieu !... tous des *anciens* : Raymond, l'ex-colonel du 2^e lanciers ; les deux frères Morin, du 8^e dragons ; Saint-Marceau, ancien officier d'ordonnance de l'empereur, et pour bouquet... le gros Brossard.

— Brossard, des cuirassiers de la garde impériale ?

— Lui-même. Il était impayable ! il avait l'air d'un éléphant faisant le marquis. Il fallait le voir pirouetter sur ses grosses jambes, en jettant, palsambleu ! son chapeau sous son bras... sans compter que pour épée il avait une broche...

— Et une croix de Saint-Louis au bas du dos. Une de mes voisins, monté sur une chaise, racontait votre entrée à Tortoni... Mais quelle singulière idée aviez-vous là ?

— Figure-toi, Maurice, que Tortoni est le rendez-vous des plus exaltés des anciens volontaires royaux, mousquetaires gris, noirs, rouges, et autres soldats d'antichambre, qui n'ont jamais vu que le feu du salon des Tuileries. Ces blancs-becs-là, renforcés de bon nombre d'officiers étrangers, déblatèrent journellement contre nous, soldats de l'empire, nous traitant de bandits, de brigands de la Loire, d'autres

turlupinades royalistes. Alors, nous convenons de la plaisanterie que tu sais, afin d'aller prier ces pékins-là de nous répéter leurs impertinences entre les deux yeux.

— N'y avait-il pas à Tortoni un certain Lostange, grand duelliste ?

— Le bourreau des crânes était, dit-on, un mouton auprès de lui... Par bonheur c'est lui qui me reçoit sur le perron du café. — « Le carnaval est fini, me dit-il ; les masques n'entrent pas ici. » — Sans doute parce qu'ils font peur aux blancs-becs ? lui dis-je. Et comme en parlant il gesticulait avec une badine, ce qui m'impatientait, j'en fais deux morceaux de sa badine, et je les jette à ses pieds. « Monsieur, s'écrie-t-il, vous m'insultez ! » « C'est probable, mais entrons dans le café, nous causerons. » Nous entrons ; aussitôt le gros Brossard frappant sur une table avec sa broche, crie de sa voix de taureau : « Garçon ! un bol de punch et des verres qui n'aient servi ni à un officier étranger ni à un royaliste... enfin, des verres *propres*... »

— Ce gros Brossard casse toujours les vitres, dit le major en souriant.

— Tu as raison, c'était trop brutal ; mais ce brave garçon ne se pique guère de finesse dans l'épigramme. Il n'importe : ce coup de boutoir avait porté. Les habitués royalistes et les officiers étrangers se consultent à voix basse, et au bout d'un instant, six d'entre eux s'approchent de notre table, deux volontaires royaux, deux officiers prussiens, un Autrichien et le fameux Lostange, le *loustic* de la *chambrée* probablement ; il vient à moi et me dit d'un ton mielleux, en me toisant des pieds à la tête : Monsieur, je suis chargé de vous dire, de la part de ces messieurs, que vous et vos amis, *bonapartistes* sans doute, vous êtes habillés d'une façon aussi ridicule qu'insolente !

— Comme vous voyez, lui dis-je : vrai costume d'émigré royaliste ; il ne me manque qu'un cosaque pour cuirasse ; alors ce serait complet ; à savoir : ridicule, insolent et lâche, comme la conduite des gens qui n'ont osé rentrer dans leur pays que cachés dans les fourgons de l'étranger. « Et qui, aussi féroces que lâches, ajouta Saint-Marceau, ont fait assassiner Ney, Brune, Labédoyère et massacrer les bonapartistes dans le Midi. »

— Bien répondu !...

— C'est drôle : le fameux Lostange n'a pas été de ton avis ; il est devenu pâle de rage. — « Vous m'avez déjà insulté personnellement en cassant ma badine, s'est-il écrié en s'adressant à moi. Maintenant, brigands de bonapartistes que vous êtes, vous insultez l'émigration, les royalistes et de braves officiers étrangers ; vous voilà six, nous sommes six ; il faut du sang, beaucoup de sang, pour laver cette injure. » Une vraie lessive, répondit Brossard avec son gros rire et son esprit de caserne. Ah ça, ajouta-t-il,

où est-ce que nous allons aller nous chercher nos puces ? Dans le jardin de ma maison, reprit Lostange ; nous ne serons pas dérangés... Je demeure allée des *Veuves*... Avis à ceux de vous qui sont mariés, messieurs. Sacrédiu ! reprend le gros Brossard en se grattant l'oreille, si vous alliez nous tuer comme des poulets, ça serait vexant pour madame *Don-Don*, mon épouse, qui est déjà veuve de deux chanoines. Enfin, c'est égal, je me risque ; seulement je vous déclare une chose, c'est que tous tant que vous êtes, vous ne valez pas l'honneur d'un coup d'épée, et que... je ne me bats qu'avec ma broche...

— Il n'y a que ce garçon pour avoir des idées pareilles !...

— Tu crois qu'il plaisantait, pas du tout !

— Comment ?

— Il n'y a pas eu moyen de le faire démordre de cette belle idée, et il s'est battu...

— A la broche ? peut-être.

— Oui... et très bien... il y a de cela deux heures... dans le jardin de la maison de Lostange, avec un grand diable d'officier de hulans autrichiens qui, bien qu'il tirât à la mode allemande, n'était pardieu pas commode à manier.

— Sérieusement... Brossard avec sa broche ?

— A tiré comme un dieu, en riant comme un bossu ; il disait à chaque passe : — *Je vas l'embrocher... je l'embrocherai* et en fin de compte, il a littéralement embroché l'Autrichien en se fendant à fond, après un froissé si violent... tu connais son bras d'Hercule... qu'on eût dit un coup de massue... Ensuite de quoi Brossard à dit en essuyant sa broche : Allons, madame *Don-Don*, tu ne seras pas encore veuve de ce coup-là, bonbon.

— Quel original ! Ah ça ! et toi ?

— Moi, j'avais affaire à Lostange, excellent tireur, ma foi ! prompt comme l'éclair, un jarret d'acier, une main de fer, mais trop emporté par la haine. Il était, parole d'honneur, très laid à voir avec ses traits crispés et ses yeux hors de la tête. C'est une de ces bêtes féroces qui ne se battent pas pour le plaisir de se battre, mais pour faire du mal... pour tuer. Le sang leur monte au cerveau et les grise. Heureusement je l'ai dégrisé au moyen d'une bonne petite quarte basse, et d'ici à deux mois il ne tuera personne.

— Et nos camarades ?

— Saint-Marceau et Raymond ont été blessés tous deux ; Saint-Marceau assez grièvement ; je viens de le reconduire chez lui, dans sa voiture, qui m'a ensuite ramené ici. Mais les deux frères Morin, Brossard et moi, nous nous sommes, tu le vois, gentiment tirés d'affaires... C'était, mon brave Maurice, une partie complète... Tu nous manquais.

— Adalbert, tu sais ce que je pense des duels...

— Oui, tu ne les aimes pas... Ce qui ne t'em-

pêche pas, je l'ai vu, de te battre avec une aisance, un *brio*...

— Quand il le faut... mais à regret.

— Pardieu ! c'est comme à la guerre. Car voilà qui est fièrement original ; tu es un des meilleurs officiers que je connaisse, et tu abhorres la bataille... tu es très éloquent lorsque tu parles contre la guerre, contre ses désastres, le sang qu'elle coûte... Et pourtant je ne sais personne pour enlever comme toi une charge à fond. Je t'ai vu à Leipsik, à Lutzen, et dans la campagne de France, à Montmirail, à Ligny, à Waterloo. Ah ! mon pauvre Maurice, si tu n'avais pas été un loup, un sauvage, un philosophe, un songe-creux, qui croit aux rêves, aux pressentimens et autres bouffonneries germaniques auxquelles tu as mordu pendant nos campagnes d'Allemagne, tu aurais dû être nommé colonel deux ans avant moi, et tu n'étais que major à Waterloo. Tu vois que je ne te ménage pas tes vérités.

— Tu connais aussi ma sincérité, mon cher Adalbert. Te rappelles-tu nos longues discussions au feu du bivouac ?... Car il est impossible de voir de vieux amis professer des principes plus opposés presque en toutes choses.

— Qu'est-ce que cela prouve ? la solidité de notre amitié. Ah ça ! dis-moi, puisque tu as renoncé à tes projets de colonie et de retraite en Egypte... que vas-tu faire ?

— Je n'en sais rien encore... Quelques-uns de nos frères d'armes ont, dit-on, le projet d'aller au Texas...

— Maurice !... encore t'expatrier !...

— J'aime mieux l'exil que ce que je vois ici.

— Mais ce voyage n'est pas prochain ? Tu resteras du moins quelque temps à Paris ?

— Le moins possible.

— Soit ! mais ce temps... il est entendu que tu le passeras chez moi...

— Je te remercie de ton offre, mon ami, mais...

— Il n'y a pas de mais... tu logeras ici.

— Non... vrai, je te gênerais.

— Pas du tout. Un petit pavillon composé de trois pièces dépend de cet hôtel ; il est inoccupé ; tu seras là tout seul, comme un loup ; puisque tes goûts ne sont pas changés, tu pourras philosopher et rêver à ton aise...

— Encore une fois, mon ami, tu n'as pas choisi sans dessein cette demeure assez isolée ; tu es toujours un *don Juan* par excellence ; or, ma présence ici effaroucherait je ne sais combien d'amours... si j'en juge... par ces bouquets charmans envoyés ici pour le jour de ta fête, ajouta Maurice en souriant et montrant les fleurs placées sur la table du salon ; ingrat !... et tu ne leur a pas seulement encore accordé un regard, à ces fleurs... à ces lettres...

— Est-ce à toi de m'en blâmer ?... toi qui me les fais oublier ? va, Maurice, l'amour change, passe, s'oublie ; l'amitié seule est éternelle...

— Alors, comme tu es bien certain de toujours retrouver mon amitié, ouvre donc, au moins, ces pauvres lettres qui sont là... dans leur enveloppe, attendant impatiemment que tu les lises...

— Ah ! pardieu, je pourrais dire d'avance ce qu'elles contiennent... répondit le colonel Roland, en prenant négligemment les lettres sur la table, de même que ma réponse est aussi connue d'avance par mes correspondantes !

— Alors pourquoi s'écrire ?

— Pourquoi ? dit le colonel en décachetant et lisant les lettres, tout en parlant à son ami, mais pour se donner des rendez-vous, morbleu ! Vois-tu, Maurice, on a beau entortiller ses phrases, toute correspondance amoureuse se réduit à ceci :

— *Madame, venez donc chez moi, je vous en supplie.*

— *Ah, Monsieur ! fi, l'horreur ! Non, certes, je n'irai pas chez vous.*

— *Si, mon ange, vous viendrez, car je vous adore.*

— *Monsieur, si vous m'adorez, c'est différent, je viendrai.*

— Quant aux *je n'irai pas*, vois-tu, Maurice, je les cite pour mémoire... car, dès qu'une femme vous écrit, c'est qu'elle a envie de venir tôt ou tard, et...

Le colonel n'acheva pas, il venait de prendre sur la table la dernière lettre de toutes (celle que Piétri avait un instant emportée chez lui). Le colonel, à la vue de cette lettre, tressaillit ; ses traits, jusqu'alors empreints d'une légèreté insouciance ou moqueuse, prirent une expression de surprise et de joie qui devinrent de l'ivresse à mesure qu'il lut les quelques lignes de ce billet ; alors, il s'écria en portant cette lettre à ses lèvres et la baisant passionnément :

— Ce soir... elle viendra... Ah ! je ne l'espérais pas sitôt !... Elle a tant lutté... tant résisté !... Enfin... elle viendra !...

Puis, se rappelant la singulière théorie qu'il venait d'exposer à son ami, le colonel Roland, oubliant son émotion passagère, partit d'un grand éclat de rire, et s'adressant au major :

— Avais-je tort, Maurice, de te dire qu'en amour tout se réduisait à cette question : « Venir ou ne pas venir ? »

— Ah !... c'est indigne ! s'écria le major, révolté de la réflexion de son ami. Ce n'est plus de la légèreté ; c'est du mépris, c'est de la cruauté.

Et prenant son chapeau, il se dirigea rapidement vers la porte.

— Maurice ! s'écria le colonel stupéfait en courant à lui, qu'y a-t-il ? où vas-tu ? pourquoi ce visage irrité ? De quel mépris, de quelle cruauté parles-tu ?

Et prenant son ami par la main, il lui dit

avec une émotion sincère dont le major fut touché malgré lui :

— Maurice, un départ si brusque et sans explication, après notre séparation, au moment où j'ai tant de bonheur à te revoir ! Que t'ai-je dit, que t'ai-je fait ? T'ai-je involontairement blessé ? Pardonne-moi. Est-ce que deux amis comme nous se fâchent jamais ? Est-ce que nous pouvons oublier le passé ? Est-ce que tu ne te souviens pas de notre émotion à tous deux, lorsqu'après une rude journée de bataille, nous tombions, les yeux humides, dans les bras l'un de l'autre, restant ainsi quelques instans cœur contre cœur, incapables de parler... dans notre joie de nous retrouver vivans. Et à Leipsik ? Courageux comme un lion pour me dégager des cuirassiers autrichiens, n'as-tu pas veillé à mon chevet, dévoué, soigneux comme une mère ? Enfin, que te dirai-je ! Le matin même de cette bataille, la tendre et inquiète amitié n'avait elle pas été jusqu'à s'effayer d'un pressentiment inexplicable que le hasard a justifié ?... Et c'est après tant de preuves d'affection partagée que nous irons nous fâcher pour un mot !... Allons, Maurice, mon bon Maurice, ne l'avons-nous pas dit cent fois ? c'est quelque chose de sacré qu'une amitié de soldats !...

Il est impossible de rendre la touchante sincérité de l'accent du colonel Roland en s'adressant ainsi à son ami, de peindre la douloureuse anxiété qui donnait à ses traits charmans une expression tellement irrésistible, que le major Maurice se laissa ramener pour ainsi dire pas à pas, et s'écria en regardant son ami avec un mélange d'affection et de sévérité :

— Tel acte de sa vie doit soulever d'indignation toute âme généreuse, et pourtant il est bon, il a du cœur ; la voix de l'amitié vibre profondément en lui ; hélas !... il n'a pas conscience du mal qu'il fait, et pourtant ce mal est horrible !...

Et après un moment de silence, le major reprit d'un ton presque solennel :

— Adalbert, tu viens de rappeler mes tristes pressentimens du matin de la bataille de Leipsik... Eh bien !... c'est sous le coup de pressentimens presque semblables que je suis tout-à-l'heure entré chez toi...

— Que veux-tu dire ? reprit le colonel, frappé de l'air grave de son ami ; quels sont ces pressentimens ?

Le major ne répondit pas. Un silence de quelques instans interrompit l'entretien des deux amis.

VI.

Le colonel Roland rompit le premier le silence. Tout heureux de voir son ami lui rester, il lui dit gaiement :

— Voyons, Maurice, ne me laisse pas sous le coup d'un logogriphe. De quels pressenti-

mens veux-tu parler... illuminé, rêveur, chercheur de pierre philosophale ?

— Tout-à-l'heure, je m'expliquerai, répondit le major d'un air soucieux et sévère; maintenant, tu ne me comprendrais pas !

— Soit ! j'attendrai tes prophéties, terrible Cassandre que tu es ; mais peux-tu au moins m'expliquer... A qui diable en avais-tu tout-à-l'heure en me disant : *c'est du mépris, c'est de la cruauté*, et en prenant ton chapeau là-dessus ?

— Tu ne m'as pas compris ?

— Non, d'honneur !...

Le major Maurice regarda son ami d'un œil de doute sévère. puis, après réflexion, il reprit :

— Non, c'est vrai, tu ne dois pas m'avoir compris... Là peut-être est ton excuse.

— Tu vois donc bien, Maurice... on doit être indulgent pour les gens excusables.

Mais le major, se reprochant sans doute d'avoir cédé trop facilement à son amitié, s'écria :

— Non, non, pas de faiblesse !... Non, ceux-là ne sont pas excusables, dont l'intelligence est saine, dont le cœur vibre encore à certains sentimens généreux... Non, ceux-là ne sont pas excusables d'être méchants, de vouer aux larmes, au mépris, aux tortures, de pauvres créatures dont le seul tort est d'être confiantes et dévouées jusqu'au sacrifice.

— Ah ça ! de qui veux-tu parler ?

— Non... la Providence pour ceux-là garde des châtimens terribles !

— Bon ! dit le colonel en riant, si tu enfourches ton *dada* favori... si tandis que je ne possède qu'un pauvre petit âne de Montmorency, tu te lances, toi, sur un grand scélérat de cheval anglais, comment diable veux-tu que je te suive ? Allons sérieusement, Maurice, laissons ces contes à ces braves illuminés d'Allemagne qui t'ont rendu à moitié fou avec leurs prévisions, leur seconde vue et autres extravagances, bonnes pour les vieilles femmes.

— C'est très plaisant, n'est-ce pas, Adalbert ? un soldat qui parle de la Providence !

— Plaisant, non ; il est triste au contraire de voir un esprit aussi distingué, aussi ferme que le tien donner dans de telles rêveries.

— Pardieu, mon beau *Lovelace*, mon intrépide *don Juan*, dit le major avec un sourire amer, tu choisis bien ton jour et ton heure pour railler... lorsque aujourd'hui même en venant chez toi...

— Eh bien... en venant chez moi ?

— Mais non, procédons par ordre : la mine est riche.

— Quelle mine ?

— Une mine d'indignités où tu puises à pleines mains.

— Ce bon Maurice !... toujours le même !... Allons, va, je t'écoute.

— Tout-à-l'heure, tu as porté un billet à tes lèvres en t'écriant : « Elle viendra ! Après avoir tant lutté, tant résisté... elle viendra ! »

— Je l'espère bien ; je fais mieux que d'espérer, je suis certain qu'elle viendra : elle n'a jamais menti, celle-là !

— Une femme qui n'a jamais menti, Adalbert ; une femme qui a longtemps résisté, longtemps lutté, est encore une honnête femme pourtant !

— Elle ! ah ! Maurice... Tiens, tu as lu les *Liaisons dangereuses* ?

— Oui, *Valmont*...

— Flatteur !

— Comme le bourreau flatte ceux qu'il marque à l'épaule.

— Tudieu ! mon brave Maurice, tu n'as rien perdu de ton âcreté : ça me rappelle nos beaux jours de Vienne. Mais, pour en revenir à ma comparaison, puisque tu as lu les *Liaisons dangereuses*, tu te souviens de la présidente de Tourvel ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! la femme dont je te parle est une autre M^{me} de Tourvel. Même vertu, même fermeté de principes combattus par les irrésistibles élans d'une âme tendre et passionnée... qui ressent pour la première fois le besoin d'aimer. Joins à cela une beauté ravissante... des yeux d'un brun velouté longs comme ça... des dents de perle... une peau de satin... une main, une taille, un pied... oh ! un pied ! Que te dirai-je ? c'est en la voyant monter en voiture que j'en suis devenu amoureux fou. Enfin, Maurice, figure-toi un ange... un ange à l'instant de sa chute, c'est-à-dire dans la situation la plus adorable.

— La taille, les dents, le pied, la main, rien de plus angélique, assurément, reprit le major d'un air sardonique. Ce garçon n'est qu'esprit, nuage et éther, et cette femme, tu vas la perdre de sang-froid !

— De sang-froid, quand tu as vu quelle ivresse m'a causée la lecture de ce billet !

— Soit !... tu la perdras avec ivresse. Et après ?...

— Comment ! après ?

— Oui, quand elle sera perdue, comme tant d'autres ? déshonorée, abandonnée, oubliée par toi, comme tant d'autres ?...

— D'abord, mon brave Maurice, comme elle est charmante et qu'on ne trouve pas tous les jours une aussi délicieuse maîtresse, je la garderai le plus longtemps possible ; enfin tant que nous nous conviendrons ; car, tu le sens bien, si l'on était forcé de rester ensemble, quand on ne se plaît plus...

— Autant vaudrait le mariage !

— Pardieu ! et comme rien n'est éternel ici-bas, à un moment donné, nous nous quitterons dans les meilleurs termes, car je suis galant homme ; elle prendra un autre amant, moi une

autre maîtresse, et nous resterons les meilleurs amis du monde. C'est la seule manière, vois-tu, de se créer pour ses vieux jours de véritables amitiés de femmes. Et c'est étonnant, combien j'en ai déjà, de ces amitiés-là !

— Et le mari boira sa honte sans mot dire, probablement ?

— Le mari ! allons donc, Maurice ! il ne se doute de rien, il ne se doutera de rien ; il est jeune, beau garçon, point sot du tout, ma foi, et ceux-là sont les derniers jaloux. Et puis figure-toi que je l'ai ensorcelé ; il m'adore, mon ami, il m'adore !... Il ne peut se passer de *son cher colonel* ; mieux que cela, car, d'honneur ! ces maris sont uniques ! imagine-toi que sa femme, se voyant malgré elle entraînée vers moi, avait pris le grand moyen des vertus aux abois : un beau matin elle quitte Paris, et va se réfugier chez une parente à la campagne. Que fait le mari ? Il vient chercher *son cher colonel*, et le supplie de l'aider à faire entendre raison à sa femme et de la ramener à Paris. Aussi tantôt, après le duel, mon premier soin a été d'écrire à ce digne ami... pour le rassurer... et sa femme aussi... Elle pouvait apprendre l'histoire par le bruit public... Pauvre ange !... elle serait morte de peur... Il se peut même que le rendez-vous imprévu de ce soir soit une conséquence de sa joie de savoir que je ne suis pas mort. Comme les femmes sont drôles... hein !

— Très drôles, en effet ! Mais, dis-moi, Adalbert, il se peut que cet aveugle mari ait un jour les yeux ouverts. Après tout, cela est arrivé, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, et pourtant je ne sais pas à quoi diable ça leur sert de savoir ces choses-là, aux maris ! C'est sans doute, comme tu dis, la Providence qui s'amuse. Mais enfin, c'est vrai, il y a des maris qui ont l'avantage d'être parfaitement certains de leur affaire.

— Et si le mari dont nous parlons avait une de ces certitudes-là ?

— Ça va de soi même. Comme c'est après tout un homme d'honneur, il me demanderait réparation par les armes ; je me mettrais à ses ordres, et... Mais en vérité, Maurice, tu me fais les plus singulières questions... C'est le pont-aux-ânes, que tout cela. Si le dit mari veut venger son honneur outragé, comme ils appellent ça, eh bien... nous nous battons.

— Et il te tuera ou tu le tueras...

— Dame ! c'est tout simple ; que veux-tu que j'y fasse ?

— Ainsi donc, si ta liaison avec sa femme se découvre, tu tueras cet homme ou il te tuera. Si ta liaison ne se découvre pas, tant qu'elle durera, le premier venu peut en être instruit ; car ça s'est encore vu, n'est-ce pas ?

— Il est, en effet, difficile que tôt ou tard le monde ne devine pas... Mais où veux-tu en venir ?

— A ceci : que le premier venu qui aurait

deviné ta liaison serait parfaitement en droit de te dire : « Colonel Roland, vous êtes un fourbe, un hypocrite, un menteur ! »

— Tu sens bien, mon brave Maurice, que ce premier venu-là recevrait, primo : la plus admirable paire de soufflets qui soit jamais tombée sur la face d'un insolent ; secundo, six à huit pouces de lame d'épée dans le ventre.

— C'est probable : tu es très brave et très adroit ; cela n'empêcherait pas le premier venu d'avoir dit vrai.

— En m'appelant fourbe, hypocrite et menteur ?

— Oui.

— Maurice, le mot de l'énigme...

— Je te défie de tromper, et tu l'as dit, d'ensorceler un mari, sans être fourbe, hypocrite et menteur.

— Ah !... pardieu, comme cela... à la bonne heure !

— A la bonne heure... est naïf.

— Tiens, Maurice... tu m'avais habitué à tes bizarreries, à tes idées biscornues, sauvages, mais Dieu me damne, parce que tu reviens d'Egypte, on dirait que tu arrives de l'autre monde... et je te trouve encore plus original que lors de ton départ...

— C'est tout simple... nous avons marché chacun de notre côté... nous ne pouvons guère nous rencontrer ; mais poursuivons... tu permets ?

— Je t'en prie ; c'est très amusant...

— Ce n'est rien encore.

— Tant mieux, morbleu, tant mieux !

— Te voilà donc très allègrement résigné à te dire qu'en ta qualité d'homme à bonnes fortunes, les trois quarts de ta vie se passent dans la fourberie, l'hypocrisie, le mensonge ?

— Un instant ! pourvu qu'il s'agisse de tromper des maris.

— Certainement ! au moins ça en vaut la peine. Il y a un tas de misérables qui usent de la fourberie, de l'hypocrisie et du mensonge pour filouter quelques sous, faire quelques maigres dupes ; mais un séducteur ne joue pas pour si peu ce rôle odieux et lâche... Il lui faut faire incessamment planer l'épouvante et les remords sur la femme qu'il a perdue, le déshonneur sur une famille !... Attends donc, Adalbert, ne ris pas si fort, le plus comique est pour la fin...

— Allons, Maurice, tu te vantes !

— Mais non... tu vas voir...

— Voyons donc !

— Tu trouverais impertinent, n'est-ce pas, qu'on te reprochât de voler au jeu ?

Le colonel partit d'un éclat de rire homérique et reprit :

— Mais oui, je trouverais cela passablement impertinent.

— Eh bien ! à ma connaissance, une fois dans

ta vie... et ce n'est pas la seule, probablement, tu as volé...

— Bravo, Maurice ! — s'écria le colonel en redoublant d'hilarité ; — tu avais raison, diable ! le plus comique était pour la fin !...

— Et ce n'est pas encore la vraie fin.

— Diable ! mon bon Maurice, cela m'intrigue... Je suis curieux de savoir ce que tu pourras trouver de plus bouffon que... moi, voleur, car c'est bien ça, hein ?

— Je dis que, par ton fait, la fortune d'autrui a été volée... Est-ce clair ?

— Très clair... Mais le bon de la chose est de savoir quand et comment j'ai été l'auteur de ce vol.

— C'est très facile.

— Je t'écoute.

— Il y a environ cinq ans... à notre retour d'Espagne, nous tenions garnison à Lyon...

— Et c'est là que j'ai volé ?...

— Là tu as séduit une jeune personne de très bonne famille...

— A Lyon !... Attends donc, à Lyon, il y a cinq ans ? — répondit le colonel en cherchant à se remémorer la chose. Ah ! oui, très bien, j'y suis... une blonde adorable ! Je n'ai jamais vu de plus belles épaules... Pauvre Anna !... Elle s'appelait Anna... Je t'ai raconté cela dans le temps... Mais cette liaison était contre mes habitudes ; car, par principes, je préfère...

— Tu dis : Par principes ?

— Certainement.

— Continue.

— Eh bien ! par principes, je préfère une femme mariée ; c'est moins compromettant.

— Il est vrai, car après que tu as eu séduit cette jeune personne, un mariage est bientôt devenu nécessaire.

— C'est alors que notre régiment est parti pour l'Allemagne.

— Après ton départ, placée entre la crainte d'un déshonneur éclatant et un mariage qui s'offrait pour elle à Paris, où sa mère l'avait conduite, mariage qui pouvait cacher la honte de cette jeune fille, elle n'a pas hésité...

— Et elle a joliment bien fait ! car il paraît qu'elle a trouvé un trésor, un brave homme de mari... qui a cent mille livres de rentes.

— Oui, un niais, un *Georges Dandins*, n'est-ce pas ? qui, plein d'une foi aveugle dans la vertu de sa femme, ne s'est douté de rien. Un imbécile qui garde dans sa maison un enfant étranger, un enfant à toi, qu'il a la sottise de croire à lui, de chérir comme le sien !... ton enfant enfin, qui, s'il a des frères, les *volera* en partageant avec eux de grands biens auxquels il n'a aucun droit !... ton enfant, qui, si son père supposé n'a pas d'autre héritier, *volera* la famille de cet homme en héritant de lui.

— Ah ! pardieu, à ce compte-là, tu as raison... je suis un fameux voleur ! reprit le colonel Roland en éclatant de rire ; je suis un vrai

Cartouche, un *Mandrin* cosmopolite, car j'ai volé en Europe partout où s'est promené notre drapier ; j'ai volé à Madrid, à Vienne, à Naples, à Berlin, et si je jouissais du fruit de tous mes larcins, je serais cinq ou six fois millionnaire ; car, le diable m'emporte ! je ne suis pas de mon temps, j'aurais dû naître du temps d'Abraham... Et c'est toi, Maurice, toi, un philosophe, qui oserais me reprocher d'avoir eu des idées pratiques sur la famille universelle ?

— C'est très gai, très spirituel, ce que tu dis là !... rien ne prête en effet davantage à la plaisanterie que ces naissances adultères jetées dans la famille, amenant presque toujours la spoliation des fortunes, la honte et les remords des mères, le déshonneur des époux, le tourment des enfans ! Et puis, tu ne penses pas à quelque chose de plus bouffon encore.

— Voyons ça, Maurice, car, d'honneur, tu es impayable !

— Réfléchis donc, écervelé, que cette famille adultère, ainsi créée au sein de la famille légitime, a ses alliances, ses liens, ses parentés, adultères, aussi, mais toutes entourées de mystères et d'incertitudes.

— C'est pardieu vrai. Un incroyable *tohu-bohu*.

— N'est-ce pas, c'est très amusant ? Car enfin, dans ce *tohu-bohu*, comme tu dis si plaisamment, les uns sont frères sans le savoir, les autres étouffent leur véritable père sans le connaître, ceux-ci passent à côté de leur sœur et ne s'en doutent pas.

— Le fait est que le diable ne se reconnaît pas dans un pareil *chassé-croisé* ; je n'avais pas songé à cela. Ce que c'est que les philosophes pourtant ! Comme ils vont au fond des choses !

— Rien de plus bouffon, te dis-je, Adalbert ; car enfin, est-ce que cela ne peut pas amener entre ces gens, inconnus les uns aux autres, toutes sortes d'incestes de fraticides, et même, qui sait ? eh ! eh ! ça et là quelques parricides les plus divertissans du monde !

— Oh ! si tu veux tourner la comédie au tragique... à l'impossible !...

— Pas si impossible !... Eh mon Dieu ! tiens... je te disais que je te réservais pour la fin le plus comique...

— Il est pourtant difficile d'aller plus loin que tu n'as été, mon bon Maurice.

— Peut-être... Ecoute-moi. Ce matin, sur le boulevard de Gand, pendant que vous faisiez votre expédition à Tortoni, une pauvre jeune femme, marchande de bouquets, ayant un enfant dans les bras, s'est trouvée mal à côté de moi. J'en ai eu pitié...

— En vrai chevalier français ; je te reconnais là.

— En vrai chevalier français, si tu y tiens ; j'ai aidé à transporter cette malheureuse dans une boutique ; puis, lorsqu'elle a eu repris ses

sens, j'ai, pour plusieurs raisons trop longues à t'expliquer, j'ai insisté pour la reconduire chez elle... c'est-à-dire dans un misérable galetas, digne d'ailleurs de la pauvre créature en haillons qui l'habitait... et qui (je te dis cela en passant) avait été une de tes maîtresses...

— Cette femme ?

— Oui.

— Cette femme en haillons ! habitant un galetas ! a été ma maîtresse ?

— Oui, oui, elle est presque folle de misère et de chagrin, car sans sa petite fille, elle se serait tuée vingt fois, m'a-t-elle dit.

— Comment, alors, ne s'est-elle pas adressée à moi ? Et cette fois, Maurice, je parle sérieusement ; quelquefois, je ne suis pas très délicat sur le choix de mes amours, c'est vrai ; mais tu sais si je tiens à l'argent. Aussi, je suis, je t'assure, très surpris, très contrarié de ce que tu m'apprends-là... Mais es-tu bien certain ?

— Elle se nomme *Paula*.

— *Paula* ! s'écria le colonel Roland, la compatriote de *Pietri* ? Ah ! la pauvre fille !

Et le colonel resta un moment silencieux et pensif.

VII.

La surprise presque pénible que le colonel Roland avait éprouvée en entendant son ami lui parler de *Paula*, compatriote de *Pietri*, cessa peu à peu, et il dit au major.

— Maurice, je ne conçois rien à ce que tu m'apprends... *Paula*, depuis un an, est retournée en Corse... son pays.

— Oui, mais elle l'a quitté après avoir mis au monde son enfant. Ne pouvant supporter les reproches de sa famille... elle a enduré là... m'a-t-elle dit, des tortures de honte et d'ignominie qui te feraient... rire.

— Maurice... Maurice... tu es injuste !

— Il en est résulté, qu'aux trois quarts folle, elle s'est remise en route, avec sa petite fille, ta fille... entends-tu ?... ta fille... pour revenir ici, mendiant et chantant sur la route... Une fois à Paris, son idée fixe, à travers le peu de raison qui lui reste, a été de gagner, en vendant des bouquets, assez d'argent pour s'acheter une belle robe, sans laquelle elle n'oserait se présenter à toi ; car elle ne semble vivre que par ton souvenir. Tandis que dans son galetas elle me parlait de toi avec incohérence, en berçant son enfant... tu vas bien rire... je regardais cette pauvre petite créature... ta fille...

« Ainsi élevée dans les larmes et dans la misère, me disais-je ; quel avenir... que le sien ! » que deviendra-t-elle ?... Si elle est belle... séduite et misérablement abandonnée comme sa mère... elle tombera dans le vice... dans l'infamie !... » Oui, c'est de ta fille que je

disais cela... Tu ne ris plus, Adalbert ?... Et pourtant, tu le vois, j'ai gardé le plus comique pour la fin.

— Je ne ris pas, Maurice ; parce qu'il n'y a là ni de quoi rire ni de quoi pleurer. J'ai séduit *Paula*, je l'avoue ; elle était admirablement belle, et, je dois le dire, d'une rare délicatesse ; car, quoique pauvre et de basse condition, elle n'avait rien voulu accepter de moi. Un jour, sans me faire connaître la cause de son départ, elle a disparu, me faisant seulement savoir qu'elle retournait en Corse... C'était peu de temps avant le retour de l'Empereur. Les *cent-jours* sont venus... puis la guerre... puis *Waterloo*... et voici la première nouvelle que j'ai de cette pauvre fille... Maintenant, Maurice... je n'ai pas besoin de te dire qu'étant sur la trace de *Paula*, puisque tu sais où elle demeure, j'assurerai son sort... et celui de son enfant... Je compte assez sur ton amitié pour te demander de te charger...

— De cette aumône ?

— De cette dette, Maurice, de cette dette sacrée...

— Pourquoi ne vas-tu pas la payer toi-même ?

— Je préfère ne pas revoir cette pauvre fille... Tout est fini entre nous. Il serait cruel à moi de la chagriner.

— Quel bon cœur tu as pourtant !

— Meilleur que tu ne le crois, reprit le colonel, et tirant deux billets de la poche de son gilet, il ajouta : Je t'en supplie, Maurice, sois mon intermédiaire auprès de *Paula* ; fais-lui entendre raison ; voici deux mille francs pour les premiers besoins. Demain, je verrai mon notaire pour assurer à *Paula* cent louis ou mille écus de rente viagère, reversibles sur sa fille. Enfin, lorsque celle-ci sera en âge d'être mariée, je ferai convenablement pourvoir à son établissement... Tu vois, Maurice, que sans être un rigoriste, un philosophe...

— Tu abandonnes ton enfant, et tu paies la honte de sa mère, avec de l'argent dont tu n'as pas besoin... c'est héroïque !...

— Je ne prétends pas faire de l'héroïsme, mais tout simplement me conduire en honnête homme.

— Ah !

— Oui, Maurice, en honnête homme, et je défie les gens les plus rigoristes de ne pas approuver ma conduite...

— Tu crois ?

— Mais, mordieu, que veux-tu donc que je fasse de plus ? que j'épouse cette fille, peut-être ?

— Moi, supposer une monstruosité pareille ! Allons donc ! Tu as pris cette jeune fille pure ; tu rends hommage à sa délicatesse ; tu l'as séduite, elle t'adorait ; elle est devenue presque folle d'amour, de chagrin, de honte et de misère ; tu es très riche, tu lui donnes de l'argent